

## Le p'tit corbillard de nos grands-pères

*Nationale 7 / Que l'on soit deux, trois, quatre, cinq ou sept / C'est une route qui fait recette / Route des vacances...*

Chaque année, à la même époque, la ritournelle de Charles Trenet, se répandait en boucle sur les antennes des transistors.

Nous étions en 1969. La loi du 17 mai venait de généraliser la quatrième semaine de congés payés. C'est dire si mon épouse Nicole et moi-même, salariés l'un et l'autre dans une coopérative laitière normande, nous rêvions de partir en vacances.

« Nous voulions voir du pays », disions-nous. Voyager, voilà ce à quoi nous aspirions. Mais aller où, quand on ne dispose que d'une modeste SIMCA 5 poussive, de modestes revenus et qu'une enfant de vingt mois magnifie et occupe notre quotidien.

Mais partir, même pas très loin, nous en avons décidé.

Pas question évidemment de se rendre à l'hôtel. Bien trop onéreux !

– Nous pourrions camper. Faire du camping sauvage par exemple, me suggérait Nicole.

J'acquiesçais spontanément à son idée ! Seulement il y avait un hic : nous ne disposions pas de tente.

– Je suis certaine que notre collègue Joseph, le beurrier, accepterait volontiers de nous prêter sa canadienne, me convainquit ma femme.

Je n'en doutais pas. Seulement, dans notre guimbarde à deux places, grande comme un mouchoir de poche, avec Céline dans son couffin, coincée à l'arrière entre

deux valises et une troisième sur la galerie, je ne voyais pas où nous pourrions caser le matériel de camping. De plus, je n'avais pas la certitude que notre tacot d'occasion puisse tenir le coup sur une longue distance. Son kilométrage avait déjà fait, depuis longtemps, le tour du compteur.

Notre projet d'évasion ne se présentait pas sous les meilleurs auspices.

Alors qu'en bonne gestionnaire du budget du ménage, Nicole avait réussi à mettre un peu d'argent de côté en prévision d'une escapade estivale, rapidement, elle s'était faite à l'idée que cette année encore il faudrait faire une croix sur les vacances au-delà des frontières du département.

– Dommage pour la gamine, s'était-elle désolée.

Chagrinée, elle l'était aussi.

Je ne voyais pas quelle solution envisager pour être agréable à ma fillette ainsi qu'à ma femme. Je savais combien le fait de changer d'air lui tenait à cœur. Quitter le sixième étage de notre H.L.M., découvrir la Bretagne hors les sentiers battus, voyager au gré des vents au rythme de la nature, jouir de la félicité des bains mer et du charme discret de la campagne verdoyante, voilà ce dont ambitionnait Nicole. Au demeurant, je partageais pleinement ses envies de goûter à la vie de bohème durant une semaine ou deux. Jouer les babas cool, c'était d'ailleurs dans l'air du temps. Mais seulement entre les rêves et les réalités, il y a souvent un gouffre. C'était précisément le cas.

Contrariés, Nicole et moi-même, nous l'étions assurément. La perspective de tourner en rond dans notre F3 durant nos trois semaines de vacances nous rendait aigris.

Une annonce publiée dans le journal local, qui fit rire les laitiers et les fromagers à la pause casse-croûte du matin, me donna soudainement une idée d'évasion. Des espoirs de vacances originales me traversèrent alors l'esprit. Toutefois, restait à convaincre Nicole de la pertinence de mon idée.

Lors du dîner à la maison, je me hasardais à lui soumettre mon projet.

– Dis Nicole, à propos des congés de cet été, j'ai pensé...

– Ça suffit Daniel, ne me parle plus de cela. Comme précédemment, si le temps le permet nous irons de temps à autre au bord de l'étang de T... avec la gamine. Pendant que je tricoterai, toi tu pourras t'adonner à la pêche à la ligne, ton loisir favori. Et ce sera très bien comme cela.

– Voyager en roulotte à cheval, vivre au rythme des pas lents d'un attelage, aller à la rencontre des gens, tu m'as toujours dit que cela te plairait, Nicole...

– Oui, effectivement j'aimerais bien vivre une telle aventure. Seulement, lorsqu'on n'a pas de cheval, ni roulotte et pas d'argent pour en louer une - si toutefois cela se loue -, mieux vaut ranger cette convoitise sous le boisseau, me rétorqua sans coup férir mon épouse.

C'est alors, que subito, je lui fis part de mon idée :

– Tu ne vas pas me croire Nicole, mais une roulotte, ou l'équivalent, je sais où en dénicher une...

– Ah oui, et je ferai le baudet pour la tirer, eus-je droit pour toute réponse.

– Je ne rigole pas Nicole ! Ce matin, les copains au boulot ont lu dans le journal que la commune de M..., vendait son corbillard...

Cela ne fait qu'un tour dans la tête de Nicole. Médusée elle en laisse choir sa cuillère et manque de s'étouffer en avalant sa soupe.

Sa réaction ne tarda pas :

– T'es complètement timbré, Daniel ! Ne me dis pas que tu achèterais le corbillard pour le convertir en roulotte ? Sûr alors, que pour de véritables romanos on ne manquerait pas de passer. On va faire la risée et la honte du quartier ! Sans compter, que l'usage qui en est fait me donnerait des cauchemars à chaque tour de roues. Et tu imagines le traumatisme pour la gosse...

Je lui expliquais alors qu'il suffisait d'aménager un peu le véhicule hippomobile. Supprimer quelques ornements par-ci, de passer un petit coup de pinceau par-là, et hop le tour serait joué. Plus de problème pour ranger nos bagages et la tente. Et de plus, Céline pourra s'ébattre et dormir à son aise durant nos déplacements, essayais-je de persuader Nicole.

– Ah oui et ta caravane mortuaire, tu vas l'atteler à l'arrière de ta SIMCA asthmatique, peut-être ?

Cet aspect des choses ne m'avait pas échappé. J'avais la quasi certitude que mon père agriculteur, accepterait de nous prêter *Lisette*, sa bonne vieille jument qu'il avait mise au repos récemment après l'acquisition d'un tracteur. Tirer le fardier sur quelques kilomètres chaque jour, ne la fatiguerait pas outre mesure.

– C'est complètement débile ton truc, m'asséna Nicole en conclusion de notre discussion.

Un repas à la soupe à la grimace s'en suivit.

Sans en référer à ma femme, le lendemain, à la pause déjeuner, j'enfourchais mon vélo et me rendis chez le maire du patelin vendeur du fameux véhicule funéraire.

L'état du corbillard, son prix de vente relativement bon marché, me confortèrent dans mon idée d'expérimenter des vacances originales, sinon pittoresques.

Même s'il trouva mon projet un peu loufoque, mon père consentit à me prêter *Lisette* arguant même qu'un peu d'exercice lui serait très salulaire.

Quant à ma mère, elle poussa des cris d'orfraie à l'idée que nous puissions embringuer son unique petite-fille dans une telle aventure. «Je ne sais qui vous a fichu des idées pareilles dans le crâne, mais permettez-moi de vous dire que vous êtes complètement cinglés, sinon totalement inconscients ! Vous me faites peur ! s'époumona-t-elle à la limite de l'apoplexie.

Je passais outre les récriminations de la grand-mère. Toutefois, il me fallait encore convaincre Nicole

Joseph, le brave employé de la laiterie, prit fait et cause pour mon projet. Non seulement il accepta de prêter son matériel de camping, (toile de tente, matériel de cuisine et tout le tintouin) mais de surcroît il m'aida à convaincre Nicole de la pertinence de réaliser un voyage original. Il déploya une telle conviction, qu'enfin convertie, ma moitié consentit même à sacrifier une partie de son petit pécule de vacances à l'achat du corbillard.

Joseph, bon prince, me donna un coup de main à aménager la roulotte improvisée. Nicole fabriqua des rideaux chamarrés afin de clore l'habitacle et d'égayer un tant soit peu le *carrosse*.

Hue cocotte ! Ainsi, par un beau matin ensoleillé de juillet nous partîmes à la découverte de la Bretagne.

Émergeant de son nuage de brume matinale, avec le Mont-Saint-Michel pour horizon, par les petites routes côtières, nous nous dirigeâmes en direction de Cancale.

Comme me l'avait appris mon père lorsque j'étais enfant, assis sur la banquette surélevée du corbillard, de la voix, je menais et encourageais *Lisette*. Nicole, avec Céline sur ses genoux, avait pris place à mes côtés. Je la surpris même à fredonner la chanson de Georges Brassens « Les funérailles d'antan ». J'exultai Nicole était définitivement conquise. Notre voyage pittoresque se présentait sous les meilleurs auspices.

Notre attelage ne passa pas inaperçu. Des automobilistes incrédules s'arrêtaient pour nous photographier. Les cyclistes qui nous dépassaient, levaient le pied pour nous nous saluer chaleureusement. Puis, après un bref échange empreint de curiosité, sinon d'intérêt, d'un vigoureux coup de pédale ponctué d'un retentissant « kénavo les trompe-la-mort ! » ils nous encourageaient à savourer notre promenade bucolique.

Arborant de belles coiffes bretonnes, des grands-mères interloquées, sinon indignées, se signaient à notre passage.

Nous provoquions l'attraction, lorsque dans les villages, à proximité d'un calvaire singulier, nous nous arrêtons pour faire souffler *Lisette* ou pour tout simplement admirer les façades des maisons à colombages. Des attroupements spontanés se formaient autour de notre roulotte improvisée. Pendant que notre jument se désaltérait à la fontaine communale, tant notre équipage suscitait la curiosité, que d'exquis moments de causerie s'improvisaient naturellement avec les autochtones ou les esti-

vants ébahis. On ne pouvait imaginer mieux en matière d'échanges cordiaux et sans-  
façon. Nous eûmes même droit aux colonnes d'une feuille de chou locale. A Cancale,  
le correspondant d'une gazette de Bretagne nous consacra quelques lignes, dans la  
rubrique «*insolites d'été*» de son hebdomadaire. Entrefilet agrémenté naturellement  
d'une photo de notre équipage déambulant sur les quais du petit port breton entre les  
casiers de crabes et les poches d'huîtres.

– C'est pas Dieu possible ! s'écriaient les braves paysannes en sortant précipi-  
tamment de leur demeure lorsque nous débarquions dans les cours de fermes, afin  
de négocier un emplacement pour la nuit et un espace de verdure pour sustenter  
notre jument. L'effet de surprise passé, l'accueil se révélait généralement très chaleu-  
reux. En échange d'anecdotes sur notre périple, sur notre existence, fréquemment,  
des fermiers - les plus modestes n'étant pas les moins généreux - nous offraient le  
couvert et le gîte pour la nuit. Une demi douzaine d'œufs, une tête de salade, des  
haricots, quelques patates nouvelles et des fraises fraîchement cueillies à l'intention  
de Céline, de ses fruits et légumes nous étions généralement gratifiés lorsque nous  
repreions la route le lendemain matin.

Nous étions aux anges. En avions-nous l'allure ? On s'était pris à le croire.  
D'autant plus, bien qu'un peu ébaubi, un brave curé de campagne, dont nous pou-  
vions redouter l'excommunication pour outrage aux bonnes mœurs religieuses nous  
ouvrit gentiment son presbytère et ses dépendances afin que nous puissions y plan-  
ter notre chapiteau. Seule notre brave Lisette se conduisit comme un démon en ré-  
pandant allégrement son crottin sur les massifs de fleurs tirés au cordeau, du bon sa-  
maritain.

De bourgades aux robustes maisons de granit agrémentées de volets bleus,

de rias parsemées d'îlots au détour d'un vallon, de landes de bruyères au hasard de la côte sauvage bretonne, nous en primes plein les yeux. D'air iodé et de belles rencontres, nous fîmes provision durant les dix jours de notre périple. De franches parties de rigolades Céline s'enquit dans sa cabane roulante : « veux faire joujou dans loulotte » ne cessait-elle de quémander dans son langage de bambin.

« Mais où sont les "balades" d'autan ? », serais-je tenté de paraphraser à présent. Dans l'album des beaux souvenirs de voyages et de vacances, notre odys-sée en « petit corbillard de nos grands-pères », occupe toujours aujourd'hui une place prédominante. D'autant plus, que le petit frère de Céline en demeure l'em-preinte indélébile. Neuf mois après notre périple exceptionnel et insolite, Étienne ve-nait au monde.